

Journée du Réseau 2, *Emotions, affects, passions... Qu'en dire, qu'en faire ?*
22 septembre 2016

Transformations de l'affect

Jean-Louis Aucremanne

Pour parler des « transformations de l'affect », je commencerai par rappeler l'exemple du compositeur Pascal Dusapin, qui témoigne être passé de l'épilepsie à la composition musicale. Après dix ans de cette maladie, une lourde médication, une transformation et une rupture s'opèrent, après la rencontre avec une œuvre musicale particulière et la rencontre avec un professeur de composition. La « solution » n'est pas sans contrainte : s'il ne compose pas pendant quelques jours, dans un dispositif très exigeant – tout est écrit à la main, avec latte, crayon, encre –, il va mal !

L'épilepsie était donc une réponse du corps, subie, à laquelle a pu se substituer une autre, la composition et sa « liberté », contraignante.

Quelle leçon tirer de cela ? Comment s'expliquer cette transformation ? Pascal Dusapin, pour sa part, nous explique qu'il a affaire à des « **flux** », qu'il s'agit de mettre en forme.

Un champ mouvant

Pour introduire aux transformations de l'affect, je commencerai par une citation de Lacan qui ouvre largement la question.

Ce que j'ai dit de l'affect, c'est qu'il n'est pas refoulé. Cela Freud le dit comme moi. Il est désarrimé, il s'en va à la dérive. On le trouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent.

(Séminaire *L'angoisse*)

Ce qui a plusieurs conséquences, plusieurs facettes :

- L'affect peut être *déplacé*, il peut aller se loger ailleurs, s'arrimer à d'autres signifiants ou situations par exemple. Cela veut dire que sa manifestation peut être trompeuse sur ce dont il s'agit.

- Il peut devenir *fou* : le mot est très large. Il peut inclure le délire, aussi bien que l'*agitation*, dont la psychiatrie d'antan a fait grand usage. Rappelez-vous qu'historiquement il y eu « des pavillons des agités », et que l'*agitation* a donné lieu à toute une série de traitements physiques pour contenir, calmer, voire secouer : contentions physiques (camisoles, entraves), bains et douches, malaria thérapie, insulinothérapie, électrothérapie à faible ou forte dose (électrochoc). Puis sont venus les neuroleptiques !... Cela traitait – traite - la manifestation du symptôme, ou de la crise. Avec la psychanalyse, pour aborder la question du traitement, nous posons d'abord la question de la causalité psychique de ces manifestations.

- Il peut être *métabolisé*. Je serai bref sur ce point. La « métabolisation », le terme est large aussi, c'est l'intégration d'un élément dans un système. Cela peut être la formation symptomatique, et pourquoi pas l'œuvre d'art, comme Lacan l'a mis en évidence dans son séminaire *Joyce le sinthome*.

- *Inversé*. Un affect peut se présenter par son contraire. Excitation joyeuse pour tristesse, ou l'inverse, par exemple. Dans le champ des passions, on connaît la réversibilité amour-haine.

Se dessinent ainsi pour nous plusieurs « dérives », destins ou transformations de l'affect. C'est un aperçu, une série qui n'est pas finie. Comment y situer par exemple l'épilepsie, l'agitation ou les passages à l'acte ?

Lacan utilise le terme refoulement, mais comment penser les choses dans le cas de la forclusion, là où manque un signifiant qui représente le

sujet auprès des autres, permettant le jeu du malentendu et de l'équivoque ?

M'intéressant à ce vaste ensemble « fluctuant », je me suis souvenu d'un concept fondateur de la première théorisation freudienne : le « facteur quantitatif ».

Dans un de ses premiers écrits, *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1894), il trace un plan d'ensemble du fonctionnement de son « appareil psychique ». Son projet est de ***faire entrer la psychologie dans le cadre des sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables.***

Rien de plus matérialiste que cette définition ! Nous n'avons ici aucune référence au « sens ».

Ce concept de quantité, Freud précise qu'il lui est venu de la clinique : ***de cas de représentations hyperintenses, comme dans l'hystérie et la névrose obsessionnelle (...)***

Des processus tels que ceux (je souligne) de l'excitation, de la substitution, de la conversion et de la décharge, qui se rattachent à ces troubles, nous font concevoir que les excitations neuroniques sont des quantités mouvantes.

Il introduit ensuite le ***principe d'inertie des neurones, d'après lequel, les neurones tendent à se débarrasser des quantités...***

Ce facteur quantitatif, Freud ne le quantifiera cependant jamais ! En quoi il se distingue des sciences auxquelles il se réfère. Cependant il ne cessera de le nommer dans sa diversité, ses complications, ses paradoxes, et les « conflits » qu'il suscite. J'évoque ici rapidement le

principe de plaisir et son *Au-delà*, les affects, les représentations d'affect, les pulsions et leurs destins, la libido, le *ça*, etc.

Voilà donc notre objet d'étude, *émotions, affects, passions*, déjà très large, repris dans un champ plus large encore, celui du « facteur quantitatif » freudien, champ de mouvance et d'inertie. L'intéressant pour nous, est qu'il élargit les destins possibles de cette mouvance, depuis le nommable des affects, passions, jusqu'à « l'innommable » de la « décharge », de l'excitation, de la conversion ou de la somatisation.

Le « facteur quantitatif » a un côté « ancêtre conceptuel ». Il sera nommé autrement par Lacan comme le vaste champ de la ou des jouissance(s) : jouissance phallique, jouissance « Autre », jouissances liées aux objets dits *a*, les objets pulsionnels. Mais surtout il introduit une lecture possible de ce qui agite les êtres parlants, du fait de leur prise, non prise ou déprise dans le langage. Il nous permet d'engager une lecture, un déchiffrement quant à la cause de l'affect, sa fonction, sa place ou ses destins possibles pour le sujet.

L'angoisse, centrale : un affect transformateur

Dans sa recherche, Freud en vient à un point clé : l'angoisse. Ce qui permet de « serrer » (*angustia* désigne en latin un « passage étroit ») ces mouvements d'affects (au sens large), c'est la conception de l'angoisse, plusieurs fois reprise par Freud, puis par Lacan.

L'angoisse élevée à la fonction de signal, par Freud, d'index du réel, par Lacan, permet d'articuler une série qui implique, en amont, sa cause traumatique et sa cause pulsionnelle, et en aval, la nécessité de produire une défense et une mutation. C'est la défense suscitée par l'angoisse qui produit l'inhibition ou le symptôme, nous dit Freud. Et pour Lacan, la proximité de la chose menaçante, où « le manque manque » produit la

nécessité, l'urgence d'une séparation. Lacan formalise cette opération qui passe de l'objet cause – d'angoisse –, à l'objet du désir, comme visée.

Trauma -> angoisse -> inhibition, symptôme, etc.

La cause.

L'angoisse est donc la plaque tournante, le point clé d'où lire ce vaste champ *émotions, affects, passions*, et le reste. L'angoisse comme concept *articulé* introduit en d'autres termes à la « construction du cas », impliquant la cause du symptôme et, via l'angoisse, le symptôme comme réponse défensive, voire « solution ».

Quelle est la **cause traumatique** de l'angoisse ? A quel Autre traumatique le sujet a-t-il eu affaire – et continue-t-il à avoir affaire ? A quelle « poussée » du corps ?

Cette question est abordée dans les textes de notre conversation, où *l'Autre traumatique* est décliné dans sa variété : l'Autre qui laisse tomber, ne fait pas de place au sujet, l'Autre qui cogne, l'Autre tyrannique, injuste, *etc.* Autant de versions qui ont laissé le sujet et sa pulsion « en plan », dans la détresse, dans une perpétuelle angoisse, ou dans des certitudes qui l'arriment au pire : l'Autre va me lâcher, l'Autre veut me détruire, me punir, « je suis une merde », faire le mort, *etc.*

L'effet. La production.

Ensuite, en termes de *défense* ou de *réponses* ou de modalité de *séparation*, qu'est-ce qui est **produit** ?

C'est ici que nous trouvons la série commencée par Freud : inhibition, symptôme, « substitution », mais aussi « décharge » (dont l'épilepsie), ou conversions somatiques. Lacan fait aussi sa place au « passage à

l'acte » comme réponse à l'angoisse. Et nous pouvons ajouter à la série l'agitation émotionnelle, les « crises », la perplexité, l'ennui, pour parler de quelques manifestations répertoriées dans les textes de cette conversation. Et nous pouvons aussi introduire ici la civilisation humaine, comme réponse à l'angoisse, dont elle garde la trace dans ce que Freud a nommé le *Malaise dans la civilisation*.

**Angoisse -> inhibition, symptôme, agitations,
passage à l'acte
Substitutions. Civilisation**

« Transformations » : clinique et éthique

22 textes. Comment rendent-ils compte de leur lecture de l'affect ou du « facteur quantitatif » et de leurs transformations et selon quelle éthique ?

Pas sans condition : le maniement du transfert

Avant de parler des transformations inventives de l'affect, ou plutôt *pour* en parler, nous ne pouvons négliger la dimension du transfert, les conditions de son instauration. Le transfert est notre « cadre de travail ». Il y a bien sûr un cadre dans une institution, des règles minimales, mais le transfert, c'est le cadre « sur mesure », qui implique le sujet et son adresse à l'Autre que nous sommes pour lui. Il tient compte notamment de ce qui « menace » chacun. A quel Autre le sujet a-t-il affaire ? Ainsi, le « maniement du transfert », pour permettre un accompagnement, implique-t-il des ajustements.

Dans tel cas ou tel cas, qui ne sont pas exceptionnels pour notre pratique attentive à la présence de l'Autre, il s'agit d'éviter le regard, l'injonction directe, ne pas porter trop d'attention à certaines

manifestations, « assécher sa présence », assurer une présence constante mais réglée, « trouée » aussi (« Il faut faire des faux », comme dit le titre d'une intervention – ce qui s'entend aussi comme « faire défaut », de la bonne manière). Mais il s'agit aussi de porter un « intérêt particularisé » au sujet, ayant pour fonction de le séparer quelque peu de sa position de « repli », d'objet rebut, rebutant ou « cogneur ».

L'invention

Pour donner une orientation à ces témoignages, nous nous référons à ***l'éthique du bien dire***. Il faut commenter ce terme dans ses multiples facettes : le *bien dire* peut passer par la coupure, l'attention à la grammaire, la ponctuation, la forme d'un dire autrement (« ici il s'agit de parler, pas de cogner ») ; ce qu'on ne peut dire, on peut l'écrire ; ou le transformer « matériellement » : « je ne suis qu'un tas de terre qu'on piétine », dit tel sujet - « Oui mais la terre c'est aussi une matière que l'on peut modeler », répond une intervenante, et voilà un branchement sur un atelier de modelage. C'est là où le *bien dire* conjoint l'éthique et la poésie, dont l'étymologie grecque originelle est *poiesis*, le *savoir faire* de l'artisan.

Je retiendrai de façon non exhaustive quelques pistes de transformation de l'affect (l'angoisse, au fond), auxquelles j'ajouterais le mot « art » : art de **l'écriture**, art de la **mise en scène**, art de la **conversation**, art de la **formule**. La formule de l'« art » pourrait être celle-ci : comment prendre en charge, mettre en forme – *bien dire* - l'excès, l'innommable, la détresse qui nous affectent, étant donné que le langage, la réponse de l'Autre, y sont toujours insuffisants. Autant qu'il est possible, le langage,

nous pouvons le tordre, le briser, le subvertir pour traiter la « chose étrange » à nous même qu'il nous a fait devenir ...

L'écriture est une des voies de transformation ou de traitement. Deux textes en donnent particulièrement l'exemple. Il s'agit bien d'un « vouloir dire » qui, par l'écriture trouve son adresse et son support, mais aussi les contraintes de la mise en forme, les contraintes du « tri ». Il s'agit aussi d'écrire pour ne pas oublier « tout » ce qu'il y a à dire, ou à l'occasion pour aller vers du beau (un poème).

Dans d'autres cas, l'écriture vient inscrire des repères là où le sujet est dans l'illimité, sans cesse dans la proximité de la mort, parce que n'ayant sur l'avenir aucune perspective autre qu'un précipice imminent.

Une autre formule a retenu mon attention, c'est celle de « **mise en scène** ». Les textes nous en présentent de multiples formes, à chaque fois singulière. Ce terme a de quoi nous intéresser, puisque précisément Lacan, parmi les réponses possibles à l'angoisse, définit le passage à l'acte comme une sortie de scène, une auto-éjection de la scène. Or une forme de « mise en scène », toujours singulière, sur mesure, peut contrer, éloigner, moduler cette « sortie de scène ».

Dans un atelier vidéo , plutôt que les coups ou la délinquance « pour se faire entendre », la colère passe au scénario filmé, qui permet au sujet, metteur en scène et acteur, de « trouver sa place »

Dans telle institution, l'enfant « placé » par le juge, ne trouve pas sa place, le manifeste par son agitation. J'épingule la formule d'un mode d'intervention : aux signes annonciateurs du « drame », l'humour, consistant à scénariser, surjouer le drame peuvent avoir un effet d'apaisement.

Ailleurs, c'est l'enfant qui introduit le scénario de l'institutrice autoritaire, dans lequel l'intervenante introduira ensuite des variations qui allègent le surmoi féroce à auquel cette fillette a affaire.

Nous pointerons aussi comme une invention concernant pour ce sujet, agresseur autant qu'agressé : la transformation de la violence en mimes (le catcheur, le superhéros), stéréotypés certes, sont une alternative aux agressions directes.

Et encore le mime, mais dans une toute autre fonction, qui permet à un enfant de se soutenir dans un rapport imaginaire, notamment avec l'appoint d'un atelier théâtre.

Par la **conversation** .

Tel homme se présente dans une HP avec les conditions de défense sociale, tout d'abord comme subissant ces conditions et affichant un « ça va » sans commentaire. Il se plaint d' « ennui », qui fait contre poids au volcan qu'il peut devenir quand il boit pour briser l'ennui. Il faut aller le chercher, introduire une conversation avec ce sujet accablé par l'ennui, et chez qui les mots sont « bloqués », sans doute comme conséquence d'un père qui « cognait ».

Dans un centre de jour, il s'agit d'introduire le *pacte de l'explication*, là où le sujet a affaire à une perplexité menaçante au quotidien.

Dans un centre hospitalier de crise, l'accompagnement est ajusté aux différents états de la patiente : transformer ses colères en les mettant en forme comme plainte ; soutenir un voile dans ses moments d'exaltation érotomaniaque.

Dans un lieu de consultation, un sujet primordialement laissé tombé, qui avait compensé cela dans la devise surmoïque « être la meilleure ». La conversation lui permet de se délester de cette exigence où elle ne risquait que trop de ne pas être à la hauteur, et chuter dans l'abîme, et

de trouver une autre voie, hors d'une compétition ravageante : le bénévolat.

Dans une consultation : pour cette femme triste, la conversation sur les nuances de la tristesse entre gravité et humour dans les chansons portugaises et brésiliennes, contribue à un allègement de son deuil.

Par des **formules** : Je ne ferai qu'évoquer rapidement ce que j'appelle des « formules » : des formules qui « font mouche », qui capitonnent. (« mystère et boule de Gomme »; « Petite souris »; « Derrière les nuages il y a toujours les étoiles »; « Fils ingrat » - ; « le dramatique, au placard »).

Voilà, impossible de circonscrire en peu de temps tout ce qui opère et modifie l'affect (triste, ou violent) : depuis les arts plastiques, le branchement sur des activités quotidiennes, ou encore l'accompagnement d'un sujet qui a trouvé son nom de symptôme dans la fibromyalgie ou les « maux de dos ».

Quoi qu'il en soit, ce thème nous permet d'amener deux questions :

1. Comment cerner le rapport de tel affect au réel ? En quoi est-il signe du réel ?
2. Comment cerner l'affect comme réponse du corps. A quoi, ou à qui ?

Enfin, je conclurai que les transformations de l'affect, auxquelles nous nous intéressons ne sont pas une visée « directe », au sens d'un *management* des émotions. Ces transformations sont à considérer comme des effets du *bien dire*, au sens éthique où je l'ai défini.